

## UNE FIGURE D'ERUDIT : LE CHANOINE ALBANES (1822-1897)

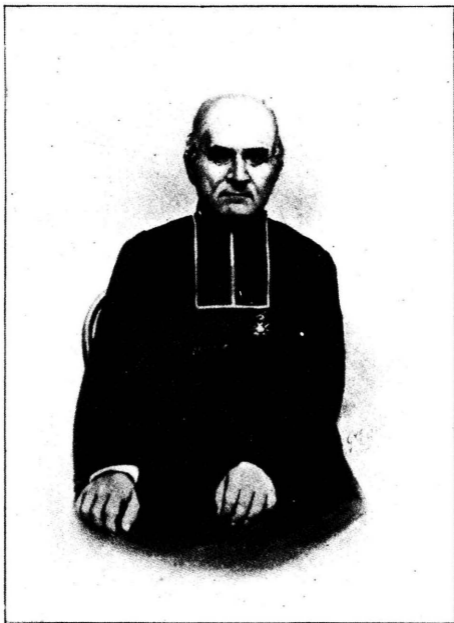
Cocteau parle quelque part de « cette misérable *soif d'égards* que chacun de nous conserve dans un vieux fourre-tout de sa personne ». Le chanoine Albanès n'a pas échappé à cette loi commune. Plus que d'autres même, il me semble avoir connu les brûlures intérieures d'une telle soif. Son existence en a été marquée d'une certaine amertume. Et parce que là réside, du moins à mes yeux, la faille essentielle de son caractère, j'ai choisi, d'entrée, de la bien souligner, afin de n'avoir plus à y revenir.

Un portrait photographique, qui doit dater de tout de suite après la remise de la Légion d'honneur (15 juin 1889 - Albanès est alors âgé de 67 ans), laisse voir au pli de la bouche une trace de cette amertume, d'où un grand air triste. Se remarquent aussi les mains puissantes qui avaient un peu trop tendance, au dire de ses amis, à s'abattre sur la table, poing fermé.

Chez ce paysan provençal, à la haute stature, aux yeux d'un noir intense, fixes et scrutateurs, né à Auriol (où il est enseveli) le 24 février 1822, au sein d'une famille d'agriculteurs aux mœurs patriarcales, un trait dominait, à savoir le privilège d'une insolente santé. Elle lui permit jusqu'à son dernier souffle (qu'il rendit à Marseille, 165, rue de Paradis, le 3 mars 1897, au seuil de ses 75 ans) de faire face à un gigantesque labeur<sup>1</sup>. Robustesse qui ne contribua pas peu à faire de lui un redoutable lutteur. Son style est de combat, car Albanès s'est toujours battu : il cite à la barre de son tribunal les auteurs qui ont écrit avant lui, il polémique avec ses contemporains (cf. la fameuse *Réponse à M. l'abbé Magnan, membre de la Société de Statistique*, 1867), il pourfend les hypercritiques, il rompt des lances avec les uhlands de l'école historique allemande. C'est un croisé, un caractère, de la même trempe que ceux d'un Raimbaud de Reillanne,

---

1. On doit à la justice de rendre ici hommage à la sœur de l'abbé Albanès, Delphine, qui fut auprès de lui d'une constante et douce présence. C'est elle qui lui procura la tranquillité d'esprit nécessaire à son travail et qui, après la mort de son frère, aida le chanoine Ulysse Chevalier à mener à bien la tâche de la *Gallia*.



Chanoine J.-M.-H. ALBANÈS  
(1822-1897)

archevêque d'Arles au XI<sup>e</sup> siècle, ou d'un Benoît d'Alignan, l'évêque de Marseille du XIII<sup>e</sup>, auxquels il me fait irrésistiblement penser, taillé qu'il est sur un semblable patron. Avec un côté Don Quichotte, mis au service d'une idée fixe : se battre seulement pour la vérité contre l'erreur, avant tout contre ce qu'il appelle, « les fantômes historiques » !

Combat mené au nom de la plus stricte rigueur scientifique et sous le signe de la bonne foi, dont il parle lui-même en ces termes : « La bonne foi exige que l'on n'avance jamais une chose que l'on sait fautive, et que l'on ne nie pas ce que l'on connaît être vrai ; que l'on ne rapporte pas les paroles de son adversaire en les altérant ; qu'on ne cherche pas à le mettre en contradiction au moyen d'habiles coupures dans son texte ; qu'on ne s'opiniâtre pas dans des opinions insoutenables ; qu'on ne donne pas des plaisanteries pour des raisons, etc. »<sup>2</sup>. Bonne foi qui, chez lui, était entière, mais qui le conduisit, sur un point, à s'empêtrer dans une attitude contradictoire, je veux dire quant à la thèse de l'apostolicité des églises de Provence. Où l'on est surpris de voir ce critique, si sûr par ailleurs, opter pour des solutions critiquement indéfendables et, à son tour, s'y opiniâtrer.

Après avoir dressé, au lendemain de la mort, une exemplaire bio-bibliographie de son ami<sup>3</sup>, le chanoine Ulysse Chevalier, dans le discours magistral prononcé à Romans, le 28 avril 1919, dédié à sa mémoire<sup>4</sup>, devait consacrer de longues pages à ce chapitre qui, bien sûr, fait difficulté. Est-il nécessaire d'y revenir ? Il est évident que, sur ce point, provençal, né au terroir d'Auriol, tout près donc de la Sainte-Baume, appartenant au « presbyterium » de la vénérable *ecclesia Massiliensis* (il fut ordonné prêtre le 21 décembre 1844, n'ayant pas tout à fait 23 ans) Albanès a entendu diriger « le travail de sa vie, selon une expression de Camille Jullian, le long du sillon historique suivi par son église natale ». Pour sa sensibilité profonde, mettre en doute l'historicité de l'évangélisation de la Provence par les amis du Seigneur, c'eût été dévier de ce sillon. Par ailleurs, de partout, fidèles, prêtres, évêques, le sollicitaient d'entrer dans la mêlée. Albanès devenait un champion qui allait en découdre avec les adversaires, tel Mgr Duchesne. Albanès promettait toujours sa démonstration ; sans cesse différée, elle ne fut jamais rédigée. Elle nous manque, car, vraie ou fautive, elle contiendrait des choses nouvelles, des aperçus originaux.

La prise de position d'Albanès eut pour effet immédiat de porter un incontestable dommage à l'*opus magnum* vers lequel durant trente années avaient convergé tous ses efforts, tous ses espoirs, la *Gallia* ! L'Institut ne voulut accorder ni ses suffrages à l'auteur, ni son patronage à l'édition

2. Réponse à M. l'abbé Magnan..., Marseille, 1867, p. 15-16.

3. Le chanoine Albanès, bio-bibliographie, Romans, 1897, 20 p.

4. U. CHEVALIER, Notice sur la vie et les œuvres du chanoine Albanès, Paris-Picard, 1919, 80 p. avec photo.

projetée. D'où, des retards, des atermoiements qui, en définitive, ont grandement nui à la qualité finale de l'ouvrage, malgré tout le soin apporté par le chanoine Ulysse Chevalier à la mise au net de l'ensemble.

C'est ce dernier qui, atterré de voir son ami s'enliser dans des difficultés sans nombre, lui écrivit le 13 mars 1893 : « Mon cher confrère et ami, j'ai pris ce matin, pendant la messe de Saint Grégoire le Grand, une résolution qui me trottait en tête depuis nos délicieuses entrevues, celle de faire les frais de votre Provence chrétienne... Comme je compte faire en cela une bonne œuvre devant Dieu, je serais bien aise qu'elle eut votre assentiment ». Albanès avait trouvé son mécène. Avec une énergie décuplée il se mit à la tâche finale, il comptait alors 71 ans, tandis que son confrère de Romans, âgé lui de 52 ans, prenait en charge les questions de mise en œuvre.

« L'auteur aurait régulièrement fourni sa copie, si Hoffmann (l'éditeur de Montbéliard) eût imprimé avec une régularité mécanique, nous confie Ulysse Chevalier. Or, cela ne se produisit pas ; l'auteur restait des mois sans recevoir d'épreuves, puis, tout à coup, il en était accablé. Cela dérangeait ses prévisions, le faisait *enrager*, dit-il sans recherche. Il eût été sage de sa part de prendre de l'avance pour son manuscrit tandis qu'il n'était pas occupé par les épreuves, afin de permettre à l'imprimeur de regagner du temps. Il n'en faisait rien, de sorte que tantôt l'auteur réclamait justement des épreuves qui ne venaient pas, tantôt, avec non moins de raison, l'imprimeur demandait de la copie et en vain. Finalement exaspéré, l'imprimeur menace d'un procès, et l'auteur « s'arrête d'ennui ». Il ne fut pas toujours facile, conclut Ulysse Chevalier (et comme nous le comprenons), de remplir le rôle de médiateur devant des exigences inconciliables, où l'un avait raison et l'autre se posait en victime. »<sup>5</sup>

Finalement la maison Hoffmann mit en vente le premier volume au mois d'octobre 1895, mais sans tables ni préface et sans l'approbation de l'auteur ; l'auteur, dont on imagine le désespoir, lui qui vit, en un éclair, « son entreprise coulée », ce fut son mot. Heureusement, que, très vite, vinrent les encouragements. D'Autriche, on lui exprima les regrets que le Père Gams fût mort avant d'avoir vu cet ouvrage. Tamizey de la Roque lui écrivit : « Que de richesses ! J'en suis ébloui, émerveillé. Votre ouvrage restera l'un des plus remarquables de tous ceux qui ont été consacrés de nos jours à l'histoire ecclésiastique ». Enfin, Damase Arbaud : « Je suis en possession de votre superbe et glorieux volume, il portera votre nom aux générations futures ».

Il est bien vrai que ce sont les sept volumes de la GCN, ainsi que nous la désignons parmi les sigles de l'apparat critique de nos articles, qui ont porté le nom d'Albanès jusqu'à nous. Et que grâce soient rendues au

---

5. *Op. cit.*, p. 74.

chanoine Ulysse Chevalier qui sut avec beaucoup d'abnégation mener la tâche à bien, l'auteur n'ayant pu voir imprimé que le seul premier volume et encore, nous venons de le dire, dans quelles conditions désastreuses.

Albanès a cependant fourni bien d'autres travaux qui suffiraient à eux seuls à justifier l'évocation de sa figure, ici, aujourd'hui. Tous portent sur l'histoire religieuse de la Provence. Lui-même disait plaisamment « Hors de Provence mes lumières pâlisent et s'éteignent ! ». Dès son jeune âge il avait travaillé à se constituer une solide bibliothèque provençale. Le 2 février 1856, déjà, — il n'a que 34 ans —, il écrivait au Père Jandel, le dominicain français placé par le pape à la tête de l'Ordre, une lettre conservée aux Archives Généralices (reg. XIII, 114) : « ...J'ai une bibliothèque d'au moins 2.000 volumes dont je voudrais vous assurer la possession si je venais à mourir ; vous la donneriez au couvent de Marseille qui finira bien par s'établir un jour ». Albanès était tertiaire de Saint-Dominique, sans doute par fidélité à Lacordaire qui lui rendit visite et lui écrivit deux ou trois lettres, conservées aux Archives Départementales, dans le fonds des papiers Albanès (XXVI F). Dix ans plus tard, en 1866, la vue de cette même bibliothèque, enrichie, fit l'admiration de l'abbé de Solesmes qui proposa à l'heureux propriétaire de l'acquérir <sup>6</sup>.

Ce n'est que relativement tard qu'Albanès commença à publier, pratiquement en l'année 1870, à l'âge de 48 ans, et il commença par des articles concernant la biographie d'Urbain V. Déjà Albanès avait longuement résidé à Rome, en 1857, pour y travailler à la béatification d'André Abellon, le dominicain de Saint-Maximin, quand, en 1868, il fut chargé d'instruire le procès pour la reconnaissance du culte du pape Urbain V. Vingt ans plus tard, il reviendra dans la Ville Eternelle pour y promouvoir la cause de sœur Anne-Madeleine de Rémuzat.

Séjours successifs qui lui permirent une grande familiarité avec les Archives Vaticanes et vint donc le temps des premières publications, disons « urbanistes ». Puis, ce fut au tour de l'édition de la *Vie de la Bse Mère Douceline*, ce si beau texte provençal dont, en 1879, il procura le texte et la traduction. Dans les années qui suivirent devaient paraître coup sur coup : *Le couvent royal de Saint-Maximin en Provence* (1880) ; *Histoire de la ville de Roquevaire et de ses seigneurs au Moyen Age* (1881) ; *Armorial et sigillographie des évêques de Marseille* (1884). Tout autant d'ouvrages qui, pour les médiévistes provençaux et les autres historiens, sont devenus des « classiques ».

Dans le même temps, Albanès donnait, dans diverses revues, un nombre considérable d'articles <sup>7</sup>. « Bon nombre de ses brochures sont des

6. Après la mort de son frère, M<sup>lle</sup> Albanès voulut offrir cette bibliothèque au chanoine Ulysse Chevalier qui en déclina le don. Elle finit par la céder, à des conditions légitimement avantageuses pour elle, à Paul Arbaud, le bibliophile aixois.

7. Je voudrais seulement retenir, dans le cadre de ce Congrès, ceux des travaux dédiés

articles devenus tirés à part. C'était toujours une matière à longue correspondance pour décider de la disposition du tirage à part : titre, papier, etc. Car Albanès aimait le beau papier, en excellent bibliophile qu'il était. Ainsi, pour ses études sur la famille de Grimoard publiées dans une revue locale à Mende, il acheta lui-même du papier de Hollande à Marseille et en fit l'expédition. Or, il se trouva que le papier mit des semaines pour parvenir à Mende, d'où retards, mécontentements, correspondance. Voilà comment il introduisait dans son existence d'inutiles complications. Presque tous ses tirages comportaient : papier blanc ordinaire, papier blanc de Hollande, papier rose et papier bleu ; quelquefois il ajoutait la teinte jaune ; il paraissait tenir beaucoup au papier bleu. Qu'il fut difficile, c'est le moins que l'on puisse dire. Fréquemment en retard pour la copie, coutumier des remaniements, il était très méticuleux pour la typographie. Là, il en croyait uniquement son œil et il fallait lui donner satisfaction. Trop de blanc ou trop peu lui causait une véritable souffrance »<sup>8</sup>.

Tous ceux qui ont eu le privilège de consulter les portefeuilles conservés soit aux Archives Départementales, soit à la Bibliothèque Municipale de Marseille, sous forme de recueils factices – je pense, en particulier, à ceux où sont amoureusement serrées les copies concernant Auriol<sup>9</sup>, sa petite patrie – savent à quel point leur sont réservées d'heureuses surprises ! Nous reconnaissons, à première vue, avec joie, cette écriture familière, si vivante, qui, malgré des milliers et des milliers d'actes copiés, n'a rien perdu de sa rectitude, jusqu'à la fin. Albanès avait, en fait, trois sortes d'écriture : une, assez large, admirablement formée, réservée par exemple à la copie des chartes impériales ou comtales ; une autre, plus fine, celle des transcriptions de textes pontificaux, bulles du Latran ou du Vatican ; une autre, enfin, presque microscopique, mais très lisible, qui

---

à Toulon par notre auteur, en sus du tome de la G.C.N. consacré à ce diocèse :

- 1) « Jean Huet, évêque de Toulon, ses fonctions à la cour du roi René, son épiscopat », dans *Bulletin de la Société académique du Var*, t. V, tiré à part, Toulon, Laurent, 1872, in 8°, 94 p., pl. (113 exemplaires).
- 2) « Comment on recrutait l'équipage d'un navire à Toulon en 1497 », dans *Revue des Sociétés Savantes* (1873), 5<sup>e</sup> série, t. VI, p. 225-229.
- 3) « Sur une moralité représentée à Toulon en 1494 », dans *Revue des Sociétés Savantes* (1874), t. VIII, p. 506-510.
- 4) « Notes sur un mystère représenté à Toulon en 1333 », dans *Revue des Sociétés Savantes* (1874), t. VIII, p. 259-262.
- 5) « La grosse tour de Toulon », dans *Revue des Sociétés Savantes*, 1878-1879, t. VII, p. 433-438.
- 6) *Manuscrits de la Bibliothèque de Toulon, Catalogue général des Bibliothèques de France* (1890), t. XIV, p. 381-392.
- 7) Dans le fonds papiers : un dossier sur Jacques de Corvo, o.p., qui fut évêque de Toulon de 1330 à 1345.

8. *Op. cit.*, p. 44-45.

9. Bibliothèque Municipale de Marseille, Manuscrits, n° 1798.

couvre de petits bouts de papier. Ce sont des notes concernant un personnage, une référence, un événement. Le tout, sans rature aucune, simplement avec trois points au-dessus de la lettre ou du mot, quand il lui arrive de douter de sa lecture : lecture d'Albanès, si sûre, qu'elle fait de lui un paléographe des plus accomplis.

On sourit, lorsque dans une lettre, on l'entend protester : « Dieu sait que je ne perds pas mon temps et que je ne l'emploie pas à m'amuser ». Certes, non. On se demande même comment un seul homme a pu faire face à tant de labeur ? D'autant qu'il faut compter avec les exigences quotidiennes du service pastoral. Albanès est prêtre, ne l'oublions pas. C'est ainsi qu'en 1865, lors de la grande épidémie, il assista courageusement ses fidèles atteints par le mal, cela sur le territoire de la paroisse Saint-Théodore où il était, à cette date, vicaire : aucun de ses paroissiens ne mourut sans le secours de son ministère sacerdotal. Prêtre, au sens le plus traditionnel et, je dirai, au sens le plus noble du terme. Qu'il suffise de l'avoir noté.

Pleinement disponible avec ça, surtout vis-à-vis des jeunes. Sur ce point nous disposons d'un témoignage tout à fait remarquable, celui de Camille Jullian (est-il besoin de rappeler qu'il était marseillais et de confession réformée ?) dans la notice que ce dernier tint à consacrer au chanoine défunt dans le bulletin religieux du diocèse de Bordeaux, ville où il résidait alors, en tant que professeur <sup>10</sup> :

« ... Il y a, dans toute éducation scientifique ou industrielle, l'enseignement de l'école et celui de l'atelier. Après mes maîtres de l'Université, je ne dois à personne plus qu'à M. Albanès. Que de longues heures il m'a permis de passer près de lui, dans le déchiffrement d'inscriptions, l'analyse d'une vic de saint, la discussion d'une hypothèse nouvelle ? Ces moments-là, je me sentais dans cette mêlée scientifique qui est pour nous une école de plein air : car, avec M. Albanès, dont l'ardeur était combative et l'intelligence sans cesse en éveil et en émoi, la science ressemblait un peu à une bataille. Chacun de mes voyages à Marseille était pour moi une expérience de plus et j'étais fier de me retrouver auprès de ce maître toujours au travail, studieux apprenti... »

On ne saurait souhaiter, pour conclure, plus vif éloge.

Paul AMARGIER.

10. *Revue Catholique de Bordeaux*, t. LXIX, 10.IV.1897, p. 193-198.